

fracturée

Teri Terry

La Martinière FICTION j.

FRACTURÉE

Teri Terry

FRACTURÉE

EFFACÉE, tome 2

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Anne-Judith Descombey

La Martinière j.
FICTION

Du même auteur :

Effacée – tome 1
2013

Photographie de couverture : © Alexey Losevich/Shutterstock

Édition originale publiée en 2013 sous le titre *Fractured*
par Orchard Books, Londres,
une marque de Hachette Children's Books UK.
© 2013, Teri Terry,
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2014, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.
ISBN : 978-2-7324-6113-7

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

À la mémoire de mon père

Chapitre 1

La pluie a une foule d'usages.

Grâce à elle, les houx et les bouleaux, comme ceux qui poussent aux alentours de chez moi, peuvent croître et survivre.

Elle efface les traces et brouille les pistes, atout précieux de nos jours.

Mais surtout, elle lave le sang qui couvre ma peau et mes vêtements. Immobile et frissonnante sous la voûte ouverte du ciel, je tends les bras, les mains, et les frotte longuement sous la pluie glaciale, sans pouvoir m'arrêter, même quand les traînées écarlates ont depuis longtemps disparu. Mon esprit est encore souillé de rouge et il lui faudra du temps pour s'en nettoyer. Mais désormais, je me souviens comment faire : les souvenirs peuvent être enveloppés dans la peur, dans le déni, et emprisonnés derrière un mur. Derrière des murs de brique comme ceux que Wayne construisait.

Est-il mort ? Mourant ? Quand j'y pense, je ne tremble pas seulement de froid. Ai-je abandonné un blessé ? Devrais-je revenir sur mes pas pour le secourir ? Malgré

ce qu'il est et ce qu'il a fait, mérite-t-il de rester étendu là-bas, seul, convulsé de douleur ?

Si on découvre ce que j'ai fait, je suis perdue. En principe, je suis incapable de faire mal à qui que ce soit, même si Wayne m'a attaquée et si je n'ai fait que me défendre. Les Effacés sont incapables de violence, mais moi, je l'ai été. Les Effacés n'ont aucun souvenir de leur passé, mais moi, j'en ai. S'ils l'apprenaient, les Lorders m'emmèneraient séance tenante. Ils voudraient probablement m'ouvrir le cerveau pour découvrir ce qui est allé de travers, pourquoi mon Nivo n'a pu contrôler mes actes. Peut-être même me garderaient-ils en vie pendant l'opération.

Personne ne doit jamais rien savoir de ce qui est arrivé. J'aurais dû vérifier qu'il était bien mort, mais maintenant, c'est trop tard. Je ne peux pas prendre le risque de retourner là-bas.

Tu en étais incapable de toute manière : pourquoi crois-tu pouvoir le faire maintenant ? me nargue une voix intérieure.

L'engourdissement gagne ma peau, mes muscles, puis mes os. Il fait très froid. Je m'adosse à un arbre, mes genoux ploient et je m'affaisse à terre. Je n'ai qu'une envie : ne plus bouger. Rester immobile. Ne plus penser, ni sentir, ni souffrir, plus jamais.

Jusqu'à l'arrivée des Lorders.

Sauve-toi !

Je me relève. Mes pieds avancent d'abord avec difficulté, mais ma foulée s'allonge et, un instant plus tard, ils volent entre les arbres sur le sentier, à travers champs, vers la route où une camionnette blanche marque le lieu de la disparition de Wayne. Je me sens affolée à l'idée qu'on pourrait me voir sortir des bois à proximité de ce véhicule, là où commenceront inévitablement les recherches dès qu'on aura signalé sa disparition.

La route est déserte sous le ciel orageux et des gouttes de pluie martèlent l'asphalte avec une telle violence qu'elles rebondissent.

La pluie… Elle a encore un autre usage, un autre sens, mais ce sens me fuit et s'écoule à l'intérieur de moi comme, à l'extérieur, les filets d'eau ruisselant sur mon corps. Un instant plus tard, tout a disparu.

La porte s'ouvre avant même que je l'atteigne et c'est une mère inquiète qui me tire à l'intérieur.

Elle ne doit jamais rien savoir. Quelques heures plus tôt, j'aurais encore été incapable de dissimuler mes émotions, faute de savoir comment m'y prendre. Je compose mon visage et chasse l'affolement de mon regard. Je suis maintenant inexpressive, comme tout bon Effacé.

— Kyla, tu es trempée !

Une main chaude se pose sur ma joue, puis un regard anxieux m'examine.

— Et ton Nivo, ça va ?

Elle saisit mon poignet pour le consulter et je le regarde avec intérêt. Il devrait être dangereusement bas, mais tout a changé.

6,3 : il affiche que je suis heureuse !

Dans mon bain, j'essaie… de réfléchir. L'eau est brûlante et je me détends peu à peu, encore engourdie et frissonnante. Mais si la chaleur apaise mon corps, mon esprit est en ébullition.

Qu'est-il arrivé ?

Tout ce qui s'est passé avant que mon chemin croise celui de Wayne me paraît brumeux comme si je regardais à travers une vitre sale. Comme si j'observais une autre personne qui aurait mon apparence : Kyla, un mètre

cinquante et quelques, yeux verts, cheveux blonds, Effacée. Un peu différente de la plupart de ses semblables, peut-être, un peu plus lucide et sujette à des difficultés de contrôle, mais je n'en ai pas moins été Effacée : les Lorders ont supprimé ma mémoire en punition de crimes que j'ai oubliés. Mes souvenirs et mon passé devraient avoir définitivement disparu. Qu'est-il donc arrivé ?

Je suis allée me promener cet après-midi. Ça me revient maintenant. Je voulais réfléchir à Ben. Ce nom provoque en moi une souffrance renouvelée, accrue, si vive que je manque crier.

Concentre-toi, me dis-je. Qu'est-il arrivé ensuite ?

Cette racaille de Wayne… Il m'a suivie dans les bois. Je dois me forcer pour me souvenir de ce qu'il a fait, de ce qu'il a tenté de faire, de ses mains qui m'ont empoignée, et la terreur et la fureur m'envahissent de nouveau. Ce qu'il a fait m'a rendue si folle de rage que j'ai riposté sans réfléchir. C'est alors que quelque chose en moi a changé. Quelque chose a basculé et s'est comme remis en place. L'image de son corps sanglant ressurgit devant mes yeux et je tressaille : ai-je vraiment fait ça ? Sans que je comprenne comment, une Effacée – moi-même – est devenue violente. Et ce n'est pas tout : à ce moment-là, j'avais des souvenirs, ceux d'émotions et d'images de mon passé. L'époque d'avant mon Effacement. C'est pourtant impossible !

Non, puisque c'est arrivé.

Désormais, je ne suis plus seulement Kyla, le nom qu'on m'a donné à l'hôpital quand j'ai été Effacée, moins d'un an auparavant. Je suis aussi autre chose, une autre personne. Et je ne suis pas sûre que cela me plaise.

Toc-toc-toc !

Je me retourne brusquement dans la baignoire en faisant gicler l'eau de tous côtés.

— Kyla ? Tout va bien ?

La porte. Quelqu'un – ma mère – vient de frapper à la porte, c'est tout. Je desserre les poings.

— Ça va, réussis-je à répondre.

— Si tu restes trop longtemps dans l'eau, tu seras ridée comme un pruneau. Le dîner est prêt.

En bas, je retrouve maman, ma sœur Amy et son petit ami Jazz. Comme moi, Amy est une Effacée qui a été placée dans cette famille, mais elle est très différente de moi. Elle est toujours joyeuse, pleine de vitalité, bavarde, grande, la peau couleur chocolat, alors que je suis une petite ombre pâle et silencieuse. Et Jazz est un Naturel : il n'a pas été Effacé. C'est quelqu'un de raisonnable, sauf quand il reste béat devant la superbe Amy. L'absence de papa est un soulagement pour moi. Ce soir-là, je me passe volontiers de son regard scrutateur qui mesure, évalue, s'assure que rien ne va de travers.

Nous mangeons le rôti du dimanche. Nous parlons des cours d'Amy et du nouvel appareil photo de Jazz. Amy babille, tout excitée parce qu'on lui a proposé de travailler après les cours chez le chirurgien local, chez qui elle a fait un stage.

Maman me jette un regard.

— Nous verrons, dit-elle en réponse à Amy.

Je devine qu'elle ne veut pas que je reste seule à la maison après les cours.

— Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter, dis-je, bien que je n'en sois pas si sûre au moment où je prononce ces paroles.

Quand il fait enfin nuit, je monte dans ma chambre. Après m'être lavé les dents, je me regarde dans le miroir. De larges yeux verts me rendent mon regard. Ils me sont

familiers, mais ils voient désormais certaines choses qu'ils ne remarquaient pas auparavant.

Apparemment, rien que de très ordinaire, sauf que rien n'est tout à fait ordinaire.

Une douleur lancinante à la cheville me force à ralentir. Mon poursuivant, encore indistinct dans le lointain, se rapproche. Il ne lâchera pas prise.

Une cachette, vite !

Je m'élance au milieu des arbres et patauge dans un ruisseau glacial pour brouiller mes traces. Puis je remonte à plat ventre dans les ronces, sans tenir compte des accrocs à mes cheveux et à mes vêtements. Je sens un élancement de douleur à un bras pris dans les ronces.

On ne doit pas me rattraper. Pas cette fois-ci.

Je me plaque à terre et recouvre mes membres de feuilles froides et pourrissantes. De la lumière filtre au-dessus de moi à travers les arbres. Soudain, je me fige. Le faisceau lumineux descend et oscille juste au-dessus de ma cachette. Je recommence à respirer seulement quand il poursuit sa course.

J'entends des bruits de pas. Ils se rapprochent, puis s'éloignent, diminuent et s'éteignent.

Maintenant, il faut attendre. Je compte une heure. Je suis engourdie, mouillée et transie de froid. Je sursaute à chaque fuite d'animal, à chaque bruissement de feuilles dans le vent. Mais à mesure que les instants passent, je commence à y croire : cette fois-ci, je m'en sortirai peut-être.

Le ciel s'éclaire au moment où je me risque hors de ma cachette. Des oiseaux commencent à chanter et je chante intérieurement avec eux en émergeant de mon abri. Ai-je enfin gagné cette partie de cache-cache avec Nico ? Serais-je la première ?

Un jet de lumière m'éblouit.

— Je te tiens !

Nico m'empoigne par le bras, me remet debout et je pousse un cri parce que ma cheville m'élance, mais elle est moins douloureuse que ma déception brûlante et amère. J'ai encore échoué.

Il fait tomber les feuilles de mes vêtements, passe un bras autour de ma taille pour me soutenir pendant le trajet de retour au camp, et malgré la douleur et la frayeur, tout mon corps est sensible à la proximité du sien et à sa présence.

— Tu sais bien que tu ne pourras jamais t'enfuir, n'est-ce pas ? demande-t-il, à la fois exultant et déçu par moi. Je te retrouverai toujours.

Il se penche et m'embrasse sur le front, en un rare geste d'affection qui, je le sais, n'allégera en rien la punition qu'il me réserve.

Je ne pourrai jamais m'enfuir.

Il me retrouvera toujours…

Chapitre 2

Un bourdonnement lointain m'arrache au néant et j'oscille un instant entre éveil et torpeur, puis, doucement, repars au pays des rêves.

Le bourdonnement reprend.

Erreur !

Éveillée en un clin d'œil, je bondis hors de mon lit, mais quelque chose me retient et je manque hurler, me débats, le jette à terre et m'accroupis en position de combat, prête à l'attaque. Prête à tout…

Mais pas à ça. Des formes inconnues, menaçantes, se brouillent, se transforment et deviennent des objets ordinaires. Un lit. Un réveil qui sonne encore sur une table de chevet. Mes entraves, des couvertures maintenant à terre. Un tapis sous mes pieds nus. Une faible lueur filtrant d'une fenêtre ouverte. Et un chat grincheux et somnolent qui pousse des miaulements furieux, prisonnier des couvertures.

Je presse le bouton du réveil, me force à respirer lentement – inspirer, expirer –, à ralentir le rythme frénétique de mon cœur, mais mes nerfs sont encore à vif.

Sebastian me dévisage, le poil hérissé.

— Tu me reconnais, mon minou ? dis-je à voix basse, et je tends la main pour qu'il la hume, lui caresse le dos autant pour m'apaiser que pour le rassurer. Je refais le lit et il saute dessus, s'étale mais garde les yeux mi-clos, aux aguets.

À mon réveil, je me croyais encore là-bas. À demi assoupie, je reconnaissais chaque détail. Les abris de fortune, les tentes. Le froid, l'humidité, l'odeur de bois brûlé, le bruissement des feuilles, les oiseaux d'avant l'aube. Les murmures. Mais, à mesure que je m'éveillais, tout cela disparaissait. Les détails s'évanouissaient. Était-ce un rêve ou un lieu bien réel ?

Mon Nivo à 5,8 indique que je suis contente, mais mon cœur bat encore vite. Après ce qui vient d'arriver, mon Nivo aurait dû descendre en flèche. Je le fais tourner sans douceur sur mon poignet : rien. Ça devrait pourtant me faire mal. Les Effacés sont incapables de la moindre violence envers les autres ou envers eux-mêmes tant qu'un Nivo contrôle leurs émotions, tant qu'il peut provoquer des évanouissements, ou même la mort si son porteur est trop bouleversé ou furieux. Après ce que j'ai fait hier, je devrais être morte, éliminée par la puce qu'on a implantée dans mon cerveau quand on m'a Effacée.

Des échos de mon cauchemar de la nuit dernière résonnent en moi : *Je ne pourrai jamais m'enfuir. Il me retrouvera toujours…*

Nico ! Il s'appelle Nico, et ce n'est pas un rêve sans consistance. Il existe bel et bien. Des yeux bleu pâle brillent dans mon souvenir, des yeux dont le regard peut devenir en un éclair glacial ou ardent. Il saura certainement ce que tout cela signifie. C'est un élément vivant de mon passé, ressurgi Dieu sait comment dans ma nouvelle vie, sous l'apparence de mon professeur de sciences

naturelles. Une bien étrange transformation de… de quoi ? Ma mémoire me trahit de nouveau. Exaspérée, je serre les poings. Je l'avais devant moi, je savais qui il était, ce qu'il représentait, et puis, tout à coup, plus rien.

Nico saura sûrement de quoi il s'agit, mais ai-je intérêt à lui poser la question ? Quel qu'il soit, je suis au moins sûre d'une chose : il est dangereux. À la seule pensée de son nom, mon estomac se noue à la fois de crainte et de nostalgie. Être proche de lui, voilà ce que je veux, quel qu'en soit le prix.

Il me retrouvera toujours…

On frappe à la porte de ma chambre.

— Kyla, tu es levée ? Sinon, tu vas arriver en retard au lycée.

— Mesdames, votre carrosse est avancé, nous annonce Jazz avec une courbette.

Il pose un pied à plat sur le flanc de la voiture pour ouvrir la portière. Je monte à l'arrière et Amy à l'avant. Et, bien que ce soit un rituel matinal bien réglé, cela me paraît étrange. Une répétition sans danger à laquelle je ne m'habitue pas.

Pendant le trajet, je regarde par la fenêtre. Des fermes. Des champs moissonnés. Des vaches et des moutons nous regardent passer placidement en ruminant. Comme un troupeau, nous nous rendons docilement au lycée sans remettre en question les forces qui nous dirigent dans nos vies bien réglées. Au fond, quelle différence entre ces bêtes et nous ?

— Kyla ? Un message à Kyla en provenance de la Terre !

Amy s'est retournée vers moi.

— Excuse-moi, dis-je, tu me parlais ?

— Je te demandais juste si ça te dérangeait que je travaille après les cours. Quatre jours par semaine, du lundi au jeudi. Maman pense que tu ne devrais pas rester si souvent seule. Elle m'a dit de t'en parler.

— Non, ça ne me dérange pas du tout. Tu commences quand ?

— Demain, répond-elle avec un regard penaud.

— Tu leur as déjà dit que tu pouvais venir, hein ?

— Touché ! s'exclame Jazz. Et moi ? Si tu passais un peu de temps avec moi ?

Et ils font semblant de se quereller pendant le reste du trajet.

La matinée passe dans un brouillard, à présenter mon badge avant chaque cours pour entrer dans la salle, m'asseoir et feindre d'écouter. À me composer un visage attentif et avide de connaissance afin que personne n'y regarde de plus près, puis à ressortir mon badge à la fin du cours. Au déjeuner, je suis seule, ignorée comme toujours par la majorité des lycéens, qui évitent les Effacés. Si la plupart aimaient bien Ben, moi, ils ne m'appréciaient guère, surtout depuis sa disparition.

Où es-tu, Ben ? Son sourire, la chaleur de sa main dans la mienne, cette soudaine lumière dans ses yeux… tous ces souvenirs retournent le fer dans la plaie, et la douleur est si aiguë que je dois me serrer dans mes bras pour la contenir.

Une partie de moi sait que je ne pourrai pas indéfiniment la contenir. Il faut que ça sorte.

Mais pas ici. Pas maintenant.

L'heure du cours de sciences naturelles arrive enfin. Alors que je me dirige vers le labo, je me sens nauséeuse.

Et si je devenais folle ? Et si ce prof n'était pas Nico ? Nico existe-t-il seulement ?

Mais si c'est bien lui, que se passera-t-il ?

Je présente mon badge à la porte, me dirige vers le dernier rang et m'assieds avant d'oser lever les yeux, de peur que mes jambes ne se dérobent.

Le voici : Mr Hatten, le prof de bio. Je le regarde fixement, mais ce n'est pas trop gênant, car toutes les filles de la classe en font autant. Non seulement il est trop jeune et trop beau pour un prof, mais il a quelque chose de plus. Et ce ne sont pas seulement ces yeux, ces cheveux blonds ondulés, plus longs qu'il n'est d'usage pour un enseignant, sa haute taille et son corps de sportif. C'est sa manière de se tenir : calme, mais comme prêt à bondir, telle une panthère à l'affût. Tout, en lui, respire le danger.

Nico, c'est bien Nico, sans le moindre doute. Ses yeux, d'un azur frappant, cerclé de bleu plus sombre, scrutent la salle, puis rencontrent les miens. Quand je soutiens son regard, il devient chaleureux, semble me reconnaître, et le choc presque physique que j'en éprouve est une confirmation. Quand il détourne enfin les yeux, j'ai la sensation d'une étreinte qui se dénoue.

Je n'ai pas rêvé : l'homme qui se tient en cet instant à l'autre extrémité de la salle est bien Nico. Peu importe que je l'aie déjà deviné par la comparaison et le recoupement de souvenirs plus ou moins récents. Avant de le voir, de lire dans ses yeux la compréhension qui a transformé leur regard, je n'en étais pas encore intimement sûre.

Pendant le reste du cours, je veille à ne pas le regarder ouvertement, mais c'est un combat perdu d'avance. Son regard rencontre le mien à intervalles réguliers. Exprime-t-il de la curiosité ? Des interrogations ? Une lueur d'intérêt amusé y brille quand il m'effleure.

Fais bien attention, me dis-je. *Ne le laisse pas deviner qu'il y a du changement en toi avant d'avoir découvert ce qu'il est et ce qu'il veut*. Je me contrains à baisser les yeux sur mon cahier et sur mon stylo qui court sur la page, laissant dans son sillage des volutes bleues erratiques, des ébauches de dessins au lieu de notes. Ma main est en pilotage automatique.

Le stylo, la main… la main gauche ! C'est ma main gauche qui tient fermement le stylo.

Je suis pourtant droitière…

Je ne peux être que droitière !

Le souffle coupé, je sens mes entrailles se nouer de frayeur, puis je me mets à trembler.

Et tout s'obscurcit autour de moi.

Elle tend la main, sa main droite. Des larmes roulent sur ses joues.

« Je t'en prie, aide-moi… »

Elle est très jeune, presque une enfant. Devant l'imploration terrifiée de son regard, je ferais n'importe quoi pour l'aider, mais elle est hors de ma portée. À mesure que je me rapproche d'elle, je constate que sa main n'est pas où elle le paraît. Par je ne sais quelle illusion d'optique, elle est toujours tournée vers la droite, et sa main toujours trop loin pour que je puisse la saisir.

— Je t'en prie, aide-moi…

— Tends ton autre main ! dis-je, et elle secoue la tête, les yeux agrandis de terreur. Mais j'insiste et elle lève enfin sa main gauche, qu'elle dissimulait le long de son flanc.

Les doigts sont déformés et sanglants. Brisés. J'ai soudain la vision d'une brique, de doigts écrasés par une brique, et je tressaille.

Je ne peux pas saisir sa main alors qu'elle est dans cet état.

Ses mains retombent le long de ses hanches. Elle secoue la tête, puis pâlit et devient évanescente, si bien que je vois à travers elle comme dans un brouillard.

Je m'élance vers elle, mais il est trop tard.

Elle a disparu.

— Je vais bien, j'ai seulement mal dormi cette nuit, dis-je pour la énième fois. Puis-je assister à mon dernier cours ?

Le visage de l'infirmière du lycée est grave.

— C'est à moi d'en décider, déclare-t-elle.

Elle consulte mon Nivo et fronce les sourcils. Mon estomac se crispe à l'idée de ce qu'il risque de révéler. Après ce qui m'est arrivé, il aurait dû chuter : quand il fonctionnait normalement, un simple cauchemar pouvait me faire perdre connaissance. Mais qui sait ce qu'il fabrique maintenant ?

— On dirait que vous vous êtes évanouie, rien de plus : le chiffre de votre Nivo est satisfaisant. Très satisfaisant, même. Avez-vous déjeuné ?

C'est ça, trouve un bon prétexte, me dis-je.

— Non, réponds-je mensongèrement. Je n'avais pas faim.

Elle secoue la tête.

— Kyla, il faut manger, me réprimande-t-elle.

Elle me fait un cours sur le dosage de sucre dans le sang, me sert du thé, des biscuits et, avant de repartir, m'ordonne de rester tranquillement assise dans son bureau jusqu'à la sonnerie de la fin du dernier cours.

Une fois seule, je suis incapable de freiner la course folle de mes pensées. Cette fille aux doigts brisés de mon cauchemar, ou de ma vision, ou Dieu sait ce que cela pouvait être… je la connais. Je la reconnais comme une

version plus jeune de moi-même, avec mes yeux, mon ossature, tout. C'est Lucy Connor, disparue depuis plusieurs années de son école à Keswick, à l'âge de dix ans, selon le rapport du SPD, le Service des Personnes Disparues, dont j'ai consulté le site Internet illégal quelques semaines auparavant chez le cousin de Jazz. Lucy faisait partie de moi avant que je ne sois Effacée. Pourtant, même avec mes souvenirs tout récents, je ne me rappelle pas avoir été elle, ni rien d'elle. Je ne peux même pas concevoir qu'elle et moi-même ne soyons qu'une. Elle est différente de moi, autre, distincte.

Où est sa place dans le chaos de mon cerveau ? Excédée, je frappe le bureau du poing. Tous les éléments qui me permettraient de reconstituer la vérité sont là, mais insaisissables, car seulement à demi compris. Je sais que je connais cette vérité, mais dès que je me concentre sur ses détails, ils m'échappent, restent vagues et inconsistants.

Ils ont ressurgi quand j'ai remarqué que je me servais de ma main gauche. Nico l'a-t-il également remarqué ? Si c'est le cas, il devinera que quelque chose a changé. Je suis censée être droitière, c'est important, essentiel, même… mais quand je me demande pourquoi je suis censée l'être, pourquoi je l'étais autrefois et pourquoi j'ai apparemment cessé de l'être, je n'y comprends plus rien. Mon souvenir est déformé comme des doigts écrasés par une brique.

Chapitre 3

Ma mère fait son apparition au bureau de l'infirmerie quand la cloche sonne la fin du dernier cours.

— Coucou, c'est moi ! lance-t-elle.

— Salut, dis-je. On t'a téléphoné ?

— De toute évidence, oui.

— Désolée pour le dérangement : je me porte comme un charme.

— C'est sans doute pour cette raison que tu t'es évanouie en plein cours et réveillée ici.

— Mais maintenant, je vais bien.

Maman passe récupérer Amy et nous ramène à la maison. Dès mon arrivée, je me dirige vers l'escalier.

— Un instant, Kyla, j'aimerais te parler, intervient maman avec l'un de ses sourires qui ne montent jamais plus haut que les lèvres. Tu veux un chocolat chaud ? demande-t-elle, et je la rejoins dans la cuisine. Elle remplit la bouilloire et prépare nos boissons sans bavardages. Maman ne parle guère que lorsqu'elle a quelque chose à dire.

Mais en cet instant, elle a quelque chose à me dire. J'ai l'estomac noué d'appréhension. A-t-elle remarqué mon changement ? Peut-être que si je lui en parle, elle pourra m'aider et…

Ne te fie pas à elle, me souffle mon instinct.

Après mon Effacement, j'étais comme une page vide. Il m'a fallu neuf mois pour apprendre à fonctionner correctement, à marcher, parler et m'adapter à mon Nivo. C'est alors qu'on m'a envoyée dans cette famille. J'ai fini par considérer ma mère comme une amie, comme quelqu'un sur qui je pouvais compter, mais au fond, depuis combien de temps la connais-je ? Moins de deux mois. Cela me paraissait bien plus long auparavant, parce que je sortais tout juste de l'hôpital et c'était donc tout ce dont je pouvais me souvenir. Maintenant que j'ai davantage de références, je sais qu'il vaut mieux se méfier d'autrui.

Maman pose les boissons devant nous sur la table et je serre ma chope entre mes mains pour les réchauffer.

— Que s'est-il passé ? demande-t-elle.

— Je suppose que je me suis évanouie.

— Pourquoi ? L'infirmière m'a dit que tu n'avais pas déjeuné, alors que, bizarrement, ta gamelle est vide.

Je garde le silence et sirote mon chocolat en me concentrant sur sa saveur douce-amère. Rien de ce que je pourrais répondre ne paraîtrait crédible, même à mes yeux. Comment ai-je pu m'évanouir simplement parce que j'ai écrit avec la main gauche ? Et ce rêve, ou cette vision… j'en frissonne intérieurement.

— Kyla, je sais combien tout est difficile pour toi en ce moment, reprend maman. Tu sais, nous pouvons toujours parler si tu en as envie… je veux dire, de Ben ou de n'importe quoi. Tu peux me réveiller si tu n'arrives pas à dormir, ça ne me dérange pas du tout.

Quand j'entends le nom de Ben, les larmes me montent aux yeux et je dois les cligner précipitamment. Si seulement elle savait à quel point tout est difficile, si seulement elle connaissait l'autre moitié de la vérité… Je meurs d'envie de tout lui raconter, mais comment me regarderait-elle si elle savait que j'ai peut-être tué quelqu'un ? Et même si ça ne la gêne pas que je la réveille, papa réagirait peut-être autrement.

— Quand papa rentre-t-il ? dis-je, et, alors que je prononce ces paroles, je prends conscience de son absence prolongée. Il voyage continuellement pour son travail, car il installe et entretient des ordinateurs dans tout le pays pour le compte du gouvernement. Mais il rentre à la maison au moins une ou deux nuits par semaine.

— Il ne rentrera probablement pas avant un certain temps.

— Pourquoi ? je m'enquiers en dissimulant mon soulagement.

Elle se lève et va rincer nos chopes dans l'évier.

— Tu as l'air fatiguée, Kyla, observe-t-elle. Tu ne veux pas faire un petit somme avant le dîner ?

Fin de la conversation.

Cette nuit-là, je suis la proie de rêves confus dans lesquels je cours, à la fois poursuivie et poursuivante. Réveillée pour la dixième fois, j'envoie un coup de poing dans mon oreiller, puis soupire. Soudain, je dresse l'oreille, car je viens d'entendre un léger bruit, comme un crissement, au-dehors. Peut-être que cette fois-ci, ce n'est pas un rêve.

Je m'approche de la fenêtre dont je repousse les rideaux. Le vent s'est levé et chasse les feuilles dans le jardin. Tous les arbres semblent dénudés. L'orage de la veille a couvert

le sol de feuilles orange et rouges qui tourbillonnent autour d'une voiture sombre à l'arrêt devant la maison.

La portière de la voiture s'ouvre et une femme en émerge, le visage à demi dissimulé sous ses longs cheveux bouclés. À sa vue, je tressaille : comment est-ce possible ? Quand elle referme la portière d'une main et repousse ses cheveux de l'autre, je la reconnais : c'est Mrs Nix, la mère de Ben.

Je m'agrippe au rebord de la fenêtre. Pourquoi est-elle ici ?

Je me sens soudain surexcitée : peut-être a-t-elle des nouvelles de Ben ! Mais mon enthousiasme retombe, car son visage éclairé par la lune est creusé et blême. Si elle a des nouvelles, elles ne sont certainement pas bonnes. J'entends le crissement de pas sur le gravier, puis un léger coup contre la porte de l'entrée.

Peut-être veut-elle savoir ce qui est arrivé à Ben et ce que j'ai fait. Peut-être va-t-elle révéler à maman que j'étais là avant que les Lorders l'emmènent. Je revois Ben tordu de souffrance et j'entends de nouveau le grincement de la porte quand sa mère est rentrée ce jour-là. Je lui ai raconté que je l'avais trouvé ainsi, avec son Nivo coupé, et que…

Le grincement de la porte… Elle l'avait donc déverrouillée pour entrer. Je lui ai affirmé que j'avais retrouvé Ben dans cet état, mais elle a sûrement deviné que je mentais. Sinon, pourquoi la porte aurait-elle été verrouillée ?

La porte de notre entrée s'ouvre et un faible murmure de voix me parvient.

Il faut que je sache…

Je me glisse sur le palier et descends doucement l'escalier en tendant l'oreille.

J'entends le sifflement de la bouilloire et des chuchotements : elles sont dans la cuisine.

Je fais un pas, et encore un. La porte de la cuisine est entrebâillée.

Je sens quelque chose contre mes jambes, sursaute violemment et étouffe un cri. Puis je reconnais Sebastian. Il se frotte contre ma jambe en ronronnant.

Tais-toi, je t'en prie, le supplié-je intérieurement en me penchant pour le gratter entre les oreilles, mais dans ce mouvement, je heurte du coude la table de l'entrée.

Je retiens mon souffle, car j'entends le bruit de pas qui se rapprochent, et vais me réfugier dans l'ombre du bureau de l'autre côté du couloir.

— C'est seulement le chat, dit maman, et j'entends un mouvement suivi d'un faible miaulement. Les pas s'éloignent vers la cuisine, dont la porte se referme avec un déclic. Je me risque de nouveau hors de ma cachette pour écouter.

— Je suis vraiment navrée pour Ben, reprend maman dans un bruit de chaises déplacées, mais vous n'auriez pas dû venir.

— Je vous en prie… j'ai besoin de votre aide.

— Mais comment ? Je ne vois pas ce que je pourrais faire.

— Nous avons remué ciel et terre pour savoir ce qui lui était arrivé, mais on refuse de nous dire quoi que ce soit. Alors j'ai pensé que vous pourriez peut-être…, commence la mère de Ben avant de s'interrompre.

Maman a des relations dans le milieu politique : avant d'être assassiné, son père était le premier ministre du parti des Lorders, le Commandant en chef de la Coalition Centrale. Pourrait-elle aider la mère de Ben ? Je suis tout ouïe.

— Je suis vraiment désolée, mais j'ai déjà essayé de savoir ce qui lui est arrivé parce que Kyla était aux cent coups, et je n'ai rien trouvé, répond maman.

— Je ne sais plus à qui m'adresser.

J'entends des reniflements et des sanglots. La mère de Ben pleure.

— Écoutez-moi, reprend ma mère. Dans votre intérêt, il vaut mieux cesser de poser des questions… pour l'instant, du moins.

J'ai beau me raisonner, m'exhorter à la réflexion et au sang-froid, mes yeux se remplissent de larmes et ma gorge se serre. Maman a tenté de découvrir ce qui est arrivé à Ben, et c'est pour moi qu'elle l'a fait. Elle ne m'en a rien dit parce qu'elle n'a rien pu savoir. Elle a pris un risque considérable, car il est toujours dangereux de poser des questions dans une affaire où les Lorders sont impliqués. Mortellement dangereux, même.

Et en ce moment, la mère de Ben court le même risque.

Quand elles se disent au revoir, je remonte l'escalier et regagne ma chambre. Mon soulagement que la mère de Ben n'ait pas raconté à la mienne qu'elle m'a trouvée avec lui ce jour-là est mêlé de chagrin. Elle est aussi éprouvée par sa disparition que moi. Ben a été son fils pendant plus de trois ans, depuis son Effacement. Il m'a confié qu'ils étaient très proches. Je meurs d'envie d'aller la retrouver pour pleurer avec elle, mais je n'ose pas.

Je me serre dans mes bras, très fort. Ben… je chuchote son nom, mais il ne peut pas me répondre. La douleur me broie, m'anéantit. Avant, je devais m'interdire une telle émotion sous peine de m'évanouir, à cause de mon Nivo. Maintenant qu'il a cessé de fonctionner, la douleur est insupportable. J'en suffoque. C'est comme une opération

sans anesthésie, quand à l'engourdissement succède une douleur aiguë et profonde.

Ben a disparu. Maintenant, mon cerveau travaille mieux malgré mes souvenirs confus. Ben a disparu et ne reviendra plus. Même s'il survit sans son Nivo, il n'a aucune chance d'échapper aux Lorders. Cette certitude surgit avec mes souvenirs : quand les Lorders emmènent quelqu'un, c'est sans espoir de retour.

La souffrance est telle que je voudrais la chasser ou lui échapper, mais je dois garder le souvenir de Ben. Cette souffrance est tout ce qu'il me reste de lui.

Sa mère ressort un peu plus tard. Elle reste assise quelques instants dans sa voiture, affaissée sur le volant. Alors qu'elle démarre, une pluie fine se met à tomber.

Quand elle a disparu, j'ouvre la fenêtre toute grande, me penche en avant et tends les bras dans la nuit. Des gouttes froides tombent sur ma peau, légères, mêlées à des larmes brûlantes.

La pluie… elle recèle un secret important, à demi oublié, qui semble refaire surface un bref instant, puis se dérobe.

Chapitre 4

Penchée sur mon bloc, je dessine fébrilement feuilles et branches en veillant à toujours utiliser ma main droite. Le nouveau professeur de dessin que le lycée a enfin engagé paraît inoffensif et plutôt falot. Il n'arrive pas à la cheville de Gianelli, son prédécesseur. Mais tant que je peux dessiner, n'importe quoi, ne serait-ce que des arbres, comme il nous en a donné la consigne, je me moque qu'il soit insipide.

Il se penche par-dessus mon épaule.

— Hum… oui, intéressant, commente-t-il avant de s'éloigner.

Je baisse les yeux sur mon dessin. J'ai dessiné toute une forêt d'arbres violemment agités, et, dans leur ombre, une forme sombre dont on ne distingue que les yeux.

Qu'en dirait Gianelli ? Il me recommanderait de dessiner moins vite, de faire plus attention, et il aurait raison, mais il aimerait sûrement la sauvagerie de cette nature.

Je recommence à dessiner et le grincement du fusain sur le papier m'apaise. Les arbres paraissent moins déchaînés. Maintenant, c'est Gianelli qui me regarde, immobile

dans leur ombre, mais je suis la seule à pouvoir le reconnaître : je sais trop bien ce qui arrive quand on dessine une personne disparue, comme Gianelli l'a fait. Je le représente donc comme je l'imagine, tel qu'il aurait pu être, un jeune homme perdu dans un dessin au lieu du vieil homme que les Lorders ont emmené de force.

Une heure plus tard, j'ouvre la porte de la salle d'étude, entre et me dirige vers le fond…

— Kyla ?

Je m'arrête court : cette voix, ici ? Je me retourne. Appuyé au bureau à l'avant de la salle, Nico m'adresse un sourire nonchalant.

— J'espère que tu vas mieux, dit-il.

— Oui, monsieur, je réponds, et je parviens à me détourner et à me diriger vers ma table sans tomber à la renverse.

Sa présence ici, en tant que professeur chargé de la discipline dans la salle, tâche ennuyeuse, ne devrait pourtant pas me surprendre. Comme les professeurs l'assurent par roulement, le tour de Nico devait venir un jour ou l'autre, mais je ne m'attendais pas à me retrouver si tôt face à lui. Je dois plaquer mes mains sur mes genoux pendant un moment pour faire cesser leur tremblement.

J'ouvre mon manuel d'algèbre, car je peux feindre de travailler dessus sans trop d'efforts. Je me force à me concentrer sur la page sans oublier de tenir le stylo dans ma main droite. Nico, lui, tient un stylo rouge, et des copies à corriger sont empilées devant lui sur le bureau, mais je sais qu'il fait semblant comme moi et qu'il m'observe continuellement.

Bien entendu, je ne le saurais pas si je ne le regardais pas moi-même. Je pousse un soupir, puis essaie de résoudre une équation en *x*.

Mais les chiffres rebelles dansent devant mes yeux et mes pensées vagabondent tandis que les minutes s'écoulent. Je griffonne dans les marges de mon cahier, puis dessine des vrilles de vigne vierge et des feuilles autour de la date que j'ai écrite comme d'habitude en haut de la feuille. Soudain, ses chiffres me sautent aux yeux : 03/11. Nous sommes le 3 novembre…

Un déclic s'opère en moi tandis qu'un fragment de souvenir se remet en place.

C'est le jour de mon anniversaire. Je suis née il y a dix-sept ans aujourd'hui, mais je suis seule à le savoir.

Mes bras se couvrent lentement de chair de poule. Ce n'est pas la date de naissance qu'on m'a attribuée à l'hôpital, quand on a modifié mon identité et volé mon passé.

Mon anniversaire ? Je médite sur cette notion, mais je n'en ai pas le moindre souvenir : ni gâteaux, ni fêtes, ni cadeaux. Seulement cette date. Les souvenirs qui devraient être liés à elle sont absents.

Certains des souvenirs que j'ai retrouvés ne sont plus que des données brutes, comme si j'avais lu un fichier sur moi-même dont j'aurais mémorisé seulement certains éléments. C'est une connaissance dénuée de toute émotion.

Je sais grâce au site Internet sur les enfants disparus que je suis une certaine Lucy, disparue à l'âge de dix ans, mais je ne me rappelle rien de sa vie. Et puis, inexplicablement, je suis réapparue adolescente, avec Nico. Les souvenirs que j'ai remontent à cette période. Je n'en ai aucun de ce qui l'a précédée.

J'ai beau m'exhorter à filer sans demander mon reste et à attendre d'avoir les idées plus claires pour lui parler,

quand la cloche sonne, je m'attarde. Un frisson – d'excitation ? de peur ? – court le long de mon échine. Je me dirige lentement vers l'avant de la salle, où Nico se tient à côté de la porte. Tous les élèves, sauf moi, sont maintenant sortis. Nous sommes seuls.

Va-t'en, me dis-je, et je passe devant lui.

— Joyeux anniversaire, Ondée ! dit-il à mi-voix.

Je me retourne et nos regards se croisent.

— Ondée ? je chuchote en retournant ce mot dans ma bouche.

Ondée… Une autre époque et un autre lieu ressurgissent dans toute leur réalité et leur précision. Je me suis choisi ce surnom il y a trois ans, pour mon quatorzième anniversaire, je m'en souviens parfaitement ! C'est mon vrai nom. Pas Lucy, celui que mes parents m'ont donné à ma naissance, ni Kyla, choisi des années plus tard par l'infirmière indifférente qui a rempli le formulaire d'état civil à l'hôpital après mon Effacement. Ondée m'appartient en propre. Et le son de ce nom prononcé à voix haute brise en moi la dernière résistance, la dernière barrière mentale.

Les yeux de Nico s'agrandissent et étincellent. Il me connaît, mieux : il sait que je le reconnais.

Danger, me souffle une voix intérieure.

L'adrénaline se répand dans mon corps, provoquant une poussée d'énergie et me laissant face à ce choix : me battre ou fuir.

Mais l'intérêt disparaît de son visage comme s'il n'avait jamais surgi, et il recule.

— N'oublie pas le devoir à rendre pour demain, Kyla, dit-il, le regard fixé sur un point au-dessus de mon épaule.

Je me retourne et vois Mrs Ali. La haine m'envahit, puis la peur – celle que ressent Kyla. Je n'ai pas peur de cette femme. Ondée n'a peur de rien !

— Tâche de ne pas oublier, reprend Nico, et il s'éloigne dans le couloir.

Tâche de ne pas oublier…

— Il faut que nous ayons une petite conversation, toi et moi, déclare Mrs Ali avec un sourire, or elle n'est jamais plus redoutable que lorsqu'elle sourit.

Mais je me sens de taille à l'affronter et je lui rends son sourire.

— Bien sûr, réponds-je en faisant taire la voix qui chante en moi : « Je suis Ondée ! »

— Je ne te mènerai plus en cours : tu sais visiblement retrouver ton chemin toute seule, commente Mrs Ali.

— Je vous remercie bien de votre aide, dis-je aussi gentiment que je peux.

Ses yeux se plissent.

— J'ai entendu dire que tu broyais du noir et que tu n'étais guère attentive pendant les cours, mais tu parais plutôt joyeuse aujourd'hui, lance-t-elle.

— Je suis désolée, mais maintenant, je me sens bien mieux.

— Kyla, tu sais que si quelque chose te tracasse, tu peux venir m'en parler, poursuit-elle avec un sourire qui me fait froid dans le dos.

Surtout, fais bien attention, me dis-je. Même si sa fonction officielle au lycée est celle d'assistante, elle est bien davantage en réalité. Si je dévie en quelque manière du comportement rigide de rigueur chez les Effacés, si je donne l'impression de régresser vers ma personnalité de délinquante, je serai renvoyée aux Lorders, puis éliminée.

— Non, tout va bien, je vous assure, reprends-je.

— Eh bien, fais en sorte que ça continue. Tu dois faire tous tes efforts au lycée, chez toi et dans ta communauté pour…

— … remplir mon contrat et saisir la seconde chance qui m'est accordée, je sais, mais merci de me le rappeler. Je ferai de mon mieux, dis-je avec un large sourire, assez satisfaite de mon sort pour sourire même à un espion des Lorders. La nouvelle que Mrs Ali ne me suivra plus comme une ombre dans tout le lycée est inespérée.

— Oui, fais de ton mieux, conclut-elle d'une voix glaciale et sans plus la moindre trace de sourire. Elle préfère visiblement me voir trembler devant elle.

Dommage qu'Ondée ne tremble devant personne…

Rouge, doré, orange : le chêne planté devant notre maison a recouvert l'herbe du jardin de ces couleurs. Je vais chercher un râteau dans la remise.

J'ai un nom.

Je m'attaque aux feuilles mortes avec mon râteau et les dispose en tas que je disperse à coups de pied pour recommencer.

J'ai un nom ! Et c'est moi qui l'ai choisi. Il exprime ce que je veux être. Les Lorders ont essayé de me voler cela, mais, inexplicablement, ils ont échoué.

Une voiture se gare de l'autre côté de la route, une voiture que je n'ai jamais vue auparavant. Un garçon de mon âge, ou peut-être un peu plus vieux, en sort. Il porte un jean large et un T-shirt froissé comme s'il avait conduit ou dormi dedans plusieurs heures de suite – pas les deux en même temps, espérons-le – mais le négligé de sa tenue lui va bien. Il ouvre le coffre de la voiture et en sort une boîte qu'il emporte dans l'une des maisons voisines. Il en ressort, remarque que je l'observe et me salue de la main. Je lui rends son salut. Kyla réagirait différemment : elle rougirait sans doute. Ondée est hardie. Le gars prend une autre boîte dans le coffre.

En passant de l'autre côté de la voiture, il plie les genoux comme s'il descendait un escalier et se retourne pour voir si je le regarde. Je lève les yeux au ciel. Je rassemble les feuilles et les dépose dans la brouette, que je pousse vers l'arrière de la maison avant de rentrer.

— Merci pour les feuilles, me dit maman. Le jardin était dans une belle pagaille.

— Pas de problème, j'avais envie de m'activer un peu.

— Pour t'occuper ?

J'acquiesce avant de me rappeler que je ferais mieux de me calmer, de crainte que mes sautes d'humeur ne l'incitent à m'emmener à l'hôpital pour un examen. À cette idée, mon sourire disparaît.

Maman pose la main sur mon épaule et la presse dans un geste de réconfort.

Un peu plus tard, réunis à table, nous écoutons un rapport détaillé d'Amy sur sa première journée d'assistante en salle de chirurgie.

Il semblerait qu'en travaillant là, on récolte un nombre étonnant de potins sur le village. Nous apprenons ainsi qui attend un enfant, qui est tombé dans l'escalier après avoir bu trop de whisky, que le gars d'en face s'appelle Cameron, qu'il vient du nord et qu'il habite maintenant chez son oncle et sa tante pour des raisons que tout le monde ignore encore.

— J'adore travailler là. J'ai hâte de devenir infirmière, déclare Amy pour la dixième fois.

— As-tu vu de belles maladies ? demande maman pour la taquiner.

— Ou des blessures ? je renchéris.

— Oh, ça me rappelle quelque chose, mais vous ne devinerez jamais quoi !

— Quoi ? fais-je.

— Comme c'est arrivé ce matin, je n'y étais pas, mais on m'a tout raconté ! On nous a amené un homme qui avait des blessures affreuses.

— Oh mon Dieu ! s'exclame maman. Que lui est-il arrivé ?

J'ai soudain un sinistre pressentiment…

— Personne n'en sait rien, répond Amy. On l'a retrouvé en forêt, à la sortie du village, battu et laissé presque pour mort. Il a des blessures à la tête, il est en hypothermie et dans le coma pour un bon bout de temps, paraît-il. C'est déjà un miracle qu'il soit en vie.

— A-t-il dit qui l'avait attaqué ? je m'enquiers en m'efforçant de garder mon calme et de paraître naturelle.

— Non, il était déjà dans le coma quand on l'a emmené à l'hôpital.

— Qui est cet homme ? interroge maman, mais je connais déjà la réponse.

— C'est Wayne Best : tu sais, ce type répugnant qui a construit les murs en brique pour les jardins ouvriers.

Maman nous répète que nous ne devons pas aller seules en forêt, ni nous éloigner des sentiers. Elle a peur que nous ne rencontrions un tordu en vadrouille.

Sauf qu'en l'occurrence, c'est moi qui suis tordue.

— Je peux aller me coucher ? j'interviens, soudain nauséeuse.

— Tu es toute pâle, me dit maman, et elle pose une main chaude sur mon front moite.

— Je me sens un peu fatiguée.

— Monte vite te coucher. Nous ferons la vaisselle.

Amy pousse un grognement tandis que je me dirige vers l'escalier.

Je regarde fixement le mur dans l'obscurité tandis que Sebastian, lové contre mon dos, me dispense une chaleur réconfortante.

J'ai fait ça. J'ai envoyé un homme dans le coma. Ou, plus exactement, Ondée l'a fait : elle a ressurgi juste à ce moment-là. Qu'en est-il exactement ? Ne faisons-nous qu'une, elle et moi, ou sommes-nous deux personnalités distinctes dans un même corps ? J'ai parfois l'impression d'être Ondée, comme si ses souvenirs et son ancien moi prenaient le contrôle. À d'autres moments, comme maintenant, elle s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé. Qui était-elle, en réalité ? Et Lucy semble inexplicablement avoir sa place dans son passé, mais comment est-ce possible ?

Nous sommes toutes trois nées le même jour, le 3 novembre. J'enfouis ce secret au fond de moi. Quels que soient les liens unissant ces différents fragments de moi-même, c'est le jour de ma venue au monde.

Mon esprit part à la dérive, gagné par le sommeil, quand soudain, une idée me frappe et me fait rouvrir les yeux.

J'ai eu dix-sept ans aujourd'hui. Je suis sortie en septembre de l'hôpital, où je suis restée neuf mois. J'ai donc été Effacée moins de onze mois auparavant. J'avais alors seize ans, or il est illégal d'Effacer un individu âgé de seize ans ou plus. Il est vrai qu'il arrive aux Lorders d'enfreindre leurs propres lois s'ils ont une bonne raison de le faire, mais pourquoi cette exception dans mon cas ?

Peut-être Nico pourrait-il me donner des explications s'il le voulait, au moins sur le passé d'Ondée, mais que me demanderait-il en échange ?